

cilement dans ma poitrine rebelle, et je commençais à ressentir des maux de tête assez violents.

Il était temps de partir.

Je refermai les croisées ainsi que les persiennes, et, traversant le parc, je me trouvai bientôt à la petite porte vermoulue, non cependant sans avoir été jeter un dernier regard sur la pierre tumulaire dont l'inscription était si éloquente par son laconisme même.

Je rajustai la serrure tant bien que mal, et enfin je m'éloignai.

Quelques instants après je suivis d'un pas hâtif la ligne de Vouvray.

Un enfant jouait à la porte d'une petite ferme. C'était un petit garçon de dix à douze ans, à la mine rose, pleine et réjouie ; il avait l'air fort intelligent.

Fidèle à la promesse que je m'étais faite de questionner le premier être humain que je trouverais sur ma route à la sortie du château, j'appelai l'enfant. Il leva sur moi ses yeux clairs et s'approcha.

—Que voulez-vous, Monsieur ? me dit-il.

—Tu es de ce pays ?

—Oui. Je ne l'ai jamais quitté.

—Quel est ce château ? fis-je en désignant la montagne du haut de laquelle l'endroit que je venais d'explorer semblait, superbe et fier, railler l'impression profonde qu'il m'avait causée.

A cette question l'enfant pâlit.

—Ce château ? répéta-t-il en montrant à son tour la faite de la colline escarpée.

—Oui, le sais-tu ?

—Certainement.

—Eh bien ! parle, alors.

L'enfant se rapprocha de moi, et baissant la voix :

—C'est le Château Maudit, dit-il.

Ce nom me fit tressaillir, car jamais plus sinistre dénomination n'avait frappé mon oreille.

—Comment dis-tu cela ? fis-je à l'enfant, croyant avoir mal entendu.

—Le Château Maudit, répéta-t-il.

—J'ai bien compris.

—Et sais-tu pourquoi on le nomme ainsi ? repris-je après un court silence.

—Non.

—À qui appartient-il ?

—Je l'ignore. Tout ce que je sais, c'est qu'il est fermé depuis longtemps et que personne n'oserait y mettre les pieds.

—On croit donc qu'il y a des revenants au château ?

—On ne le croit pas, on en est sûr.

—On les a vus, alors ?

—Non pas, mais c'est tout comme, car à minuit on l'entend hurler dans la montagne.

—Le revenant ?

—Oui, le revenant, le chien enragé, le chien à Gomez !

—C'est ainsi qu'on appelle le fantôme ?

—Oui, Monsieur.

J'en savais assez.

#### LA CLEF, LA LETTRE ET LA MAIN.

Mon ami Dupuys, chez qui j'habitais depuis huit jours, homme charmant s'il en fut, grand chasseur et parfait notaire, occupe, sur la route d'Amboise, une maison riante, à laquelle est adossé un grand jardin dont la pelouse servait de salle de jeu à MM. Auguste et Edouard Dupuys, ses fils, qui professaient à cette époque pour la toupie et le jeu de barre le plus fervent enthousiasme.

Quand j'arrivai dans la salle basse, qui sert à la fois de salle à manger et d'antichambre exclusivement réservée aux gros clients de mon ami le notaire, toute la famille était à table depuis longtemps ; aussi fus-je accueilli par un hourrah gros de reproche que m'adressèrent gaiement Dupuys et les siens.

—Toujours en retard, flâneur, me dit-il.

—Excusez-nous, Monsieur, fit sa femme avec un gracieux sourire : mon mari n'a pas voulu me permettre de vous attendre plus d'un quart d'heure, et force m'a été de faire servir.

—Il a cent fois bien fait, et vous aussi, Madame, répliquai-je. Je vais me placer là, entre Edouard et son frère, et je vous promets de vous rattraper vite, car j'ai grand faim.

—Où es-tu donc allé ? reprit Dupuys.

—Ah ! c'est toute une histoire ! Je vais te conter cela.

—Je te croyais perdu.

—Non, mais tu vois un intrépide explorateur. Ah ça ! vous avez donc un revenant dans le pays ?

—Je devine ce dont tu veux me parler. Tu es allé à Vouvray ?

—En effet.

—Et on t'y aura entretenu du chien à Gomez ?

—Oui. Mais ce n'est pas cela seulement, j'ai vu le château.

—Ah ! ce n'est pas difficile : il est si haut perché, que tout le monde peut le voir à la ronde.

—Je ne te parle pas de l'extérieur.

—Et de quoi donc alors ?

—Mais... de l'intérieur, parbleu ! fis-je en ménageant l'effet que je m'attendais à produire.

Il fut encore plus grand que je ne le présumais.

—De l'intérieur ? s'écria Dupuys. Tu as vu l'intérieur du Château Maudit ? Et comment ?... pourquoi ?... ajouta-t-il tout bouleversé.

Je fis alors le récit de mon excursion dans tous ses détails. Dupuys coupait de temps en temps ma narration par ces mots :

—C'est cela... Oui, ce doit être ainsi.

L'incident du squelette sembla le frapper plus que le reste. Je dus lui rappeler par trois fois la description entière de l'oratoire afin de le convaincre.

—Tu le connais donc, lui demandai-je ?

—Oui, me répondit-il.

—Eh bien ! à ton tour, alors. Je t'ai décrit les lieux, raconte-moi les scènes qui s'y sont passées.

—Tu fais bien de ne m'adresser cette demande qu'aujourd'hui, car hier je n'aurais pu y acquiescer.

—Pour quelle cause ?

—Un serment me liait, mais j'en suis dégagé ; tiens, lis.

Et il me tendit une lettre de faire part bordée de noir.

Je l'ouvris.

Voici ce qu'elle contenait :

“ Vous êtes prié d'assister au service et à l'enterrement de *dame Fernanda-Isabella-Maria de Burgos, marquise d'Alviella*, décédée dans sa 64<sup>e</sup> année, en son hôtel, rue de l'Université, 50, lesquels auront lieu le mardi 28 août, à midi précis, à l'église Saint-Thomas d'Aquin.

“ De la part de Me Foucault, notaire et exécuteur testamentaire de la défunte.”

“ On se réunira à la maison mortuaire.”